ORTHODOXIE

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,



Depuis le dernier bulletin, rien qui vaille d'être relaté.

Dimanche prochain, plaise à Dieu, nous célébrerons la fête de sainte Marie Madeleine à Mirabeau.

Je couve d'autres projets mais ils sont encore embryonnaires.

Vôtre en Christ, archimandrite Cassien

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

TABLE DE MATIERE

- * homelie pour le dimanche de coussaint
- les merveille de dieu
- LA MYSTERIEUSE SAINTE-SOPHIE QUI EFFRAIE LES TURCS
- O TEMPORA, O MORES
- De la vie de Saint paisios le Grand
- Momelie pour la nativite ou precur seur
- L'ICONOGRADINE NEO-ROMANE
- SAINT OSIUS, EVEQUE DE CORDOUE

Tous les hommes veulent être loués; le reproche ne plaît à personne et, chose bien plus grave, si mauvais, si dépravé que soit quelqu'un, il préfère un éloge menteur qu'une réprimande méritée, il aime mieux être trompé par la moquerie des fausses louanges qu'être sauvé par un avertissement très salutaire.

saint Salvien de Marseille

(DE LA PROVIDENCE ET DU JUSTE JUGEMENT DE DIEU EN CE MONDE ch. 8)

HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DE TOUSSAINT

J'avais déjà écrit une homélie pour Toussaint, si ma souvenance ne se joue pas de moi. Mais comme on dit : «doublement cousu, tient mieux.»

Le Christ est venu sur terre afin de nous sauver, nous libérer de l'esclavage du Malin et nous remettre dans l'état paradisiaque. Ensuite il nous a envoyé l'Esprit saint pour que celui-ci nous sanctifie. «Je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas vers vous; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai.» (Jn 16,7) Au paradis, les protoplastes étaient purs et sans péché mais leur sanctification n'était pas encore achevée. Nous, de même, après le baptême, sommes de nouveau purs mais il s'agit ensuite de nous sanctifier.

Lors de Pentecôte nous fêtons la venue du saint Esprit, et la fête de Toussaint nous montre les fruits de cette sanctification : tous ceux qui se sont sanctifiés sur terre, en portant leurs croix avec patience et persévérance dans les épreuves. Chacun bien sûr dans le contexte dans lequel il a vécu. Il y a eu des rois, des hiérarques, des ex-prostituées, des moines etc. On peut se sanctifier partout, même en prison. Donc aucun prétexte n'est valable pour notre négligence et notre tiédeur. « N'importe où, celui qui veut faire le bien en a reçu de Dieu la possibilité.» saint Syméon le Nouveau Théologien (catéchèse 22)

Tous ces saints que nous fêtons ce jour-ci ont dû se purifier par l'ascèse, les larmes, les souffrances, etc. Chacun a eu son lot à supporter. Leur vie a passé comme un songe et maintenant il se reposent et jouissent de la béatitude pour l'éternité. «Quelle tristesse, quelle douleur pour un cœur qui cherche la paix! Mais grande est la récompense de la constance dans les épreuves endurées pour la foi.» saint Basile le Grand (Traité du saint Esprit)

L'Église nous les donne en exemple, nous les glorifions et les vénérons et tâchons de marcher sur leurs traces afin d'arriver là où ils sont maintenant. Les travers de cette vie nous apprennent à devenir patients, humbles, doux, et sans eux, sans notre croix, personne ne sera sauvé. Ne nous arrêtons pas en surface : pourquoi j'ai raté cet examen, pourquoi je dois supporter cette maladie; mais regardons l'essentiel, les fruits qui en ressortent. Les échecs de cette vie, on peut les transformer par la foi, comme le Christ sur la croix, lorsque tout semblait perdu.

«Ceux qui acceptent les maux dans leur vie sont ceux qui supportent les fardeaux et les tribulations de la vie présente dans la crainte de Dieu, et, le coeur contrit et humilié, aspirent non pas à des joies temporelles mais aux joies éternelles; ils ne désirent pas des biens passagers mais durables.» saint Fulgence, évêque de Ruspe (lettre 7)

À peine la fête d'aujourd'hui passée, il faudra remettre la main à la pâte et parcourir le stade du jeûne qui est léger pourtant, et même court cette année, – en évitant les chutes et en se remettant à faire les métanies! – afin de fêter dignement les saints apôtres sur lesquels l'Église apostolique est fondée, cette Église qui est sainte, une et catholique selon le vrai sens du terme. À nous donc aussi d'apporter notre pierre de construction pour qu'elle soit achevée à la fin des temps, et être réunis à notre tour au cortège des saints. «Ils suivent l'agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes, comme des prémices pour Dieu et pour l'agneau.» (Apo 14,4)

a. Cassien

Pour la résurrection du Christ, la plupart des hommes y croient, mais bien peu en ont aussi la claire vision : et ceux qui ne l'ont pas vue ne peuvent non plus adorer, comme Saint et comme Seigneur, le Christ Jésus. «Nul, en effet, est-il écrit, ne peut dire : Jésus est Seigneur, sinon dans l'Esprit saint;» et ailleurs : «Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.» En effet, la formule sacrée que nous avons chaque jour à la bouche n'est pas : Ayant cru en la résurrection du Christ; mais que dit-elle ? «Ayant vu la résurrection du Christ, adorons le Saint, le Seigneur Jésus, le seul sans péché.» Comment donc l'Esprit saint nous pousse-t-il à dire actuellement : «Ayant vu la résurrection du Christ,» comme si nous l'avions vue, elle que nous n'avons sûrement pas vue, puisque le Christ est ressuscité une seule fois, il y a mille ans, et que, même alors, personne ne l'a vu ressusciter ! Serait-ce donc que la divine Écriture veut nous faire mentir? Jamais de la vie : au contraire, elle nous exhorte à attester la vérité, cette vérité qu'en chacun de nous les fidèles se reproduit la résurrection du Christ, et cela non pas une fois mais quand, à chaque heure pour ainsi dire, le Maître en personne, le Christ, ressuscite en nous, tout de blanc vêtu et fulgurant des éclairs de l'incorruption et de la divinité. Car le lumineux avènement de l'Esprit nous fait entrevoir, comme en son matin, la résurrection du Maître, ou plutôt nous fait la faveur de le voir lui-même lui le Ressuscité. C'est pourquoi nous disons : «Le Seigneur-Dieu, nous est apparu,» et par allusion à son second avènement, nous ajoutons ces mots : «Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.» Ceux donc à qui est apparu le Christ ressuscité, c'est bien spirituellement, pour leur regard spirituel, qu'il se montre et se fait voir. Lorsqu'en effet cela se produit en nous par l'Esprit, il nous ressuscite des morts, nous vivifie et se donne lui-même à voir, tout entier, vivant en nous, lui l'Immortel et l'Impérissable, et non content de cela, nous fait la grâce de le connaître clairement, lui qui avec lui nous ressuscite et nous glorifie, comme l'atteste toute la divine Écriture.

saint Syméon le Nouveau Théologien (catéchèse 13)

LES MERVEILLE DE DIEU

Saint Syméon le Nouveau Théologien (Catéchèse 22)

C'était un nommé Georges, guère avancé en âge - autour de vingt ans - qui habitait à Constantinople, et cela de notre temps : beau de figure, l'habit, l'allure et la démarche si recherchés, que d'aucuns en concevaient à son sujet de méchants soupçons,- de ces gens qui ne voient que l'enveloppe extérieure et jugent en mauvaise part la conduite d'autrui. Un saint moine qui vivait dans un monastère de la ville et fit sa connaissance, et (le jeune homme), lui ayant confié les choses de son âme, reçut simplement de lui une petite prescription à ne pas oublier. Il était aussi allé chercher auprès de lui un livre contenant les récits de la vie des moines et de leur ascèse pratique : le vieillard lui donne le traité de Marc le moine, qui instruit de la loi spirituelle. Le jeune homme le reçut comme s'il venait de Dieu même et, dans son espoir d'en tirer quelque fruit précieux, le parcourut tout au long avec soif et attention. Mais, tout en faisant son profit de tous les chapitres, il y en eut seulement trois qu'il planta, pour ainsi dire, dans son coeur. Le premier était celui qui s'exprime ainsi en propres termes : «Si lu cherches la guérison, prends soin de la conscience : et tout ce qu'elle le dit, fais-le, et tu y trouveras profit.» Le second : «Quiconque, avant de pratiquer les commandements, recherche les opérations du saint Esprit est semblable à un esclave acheté pour de l'argent qui, au moment où on l'achète, cherche à se faire attribuer, en même temps que son prix, la liberté.» Le troisième : «L'aveugle qui crie et dit : Fils de David, aie pitié de moi ! c'est celui qui prie de façon corporelle et n'a pas encore la connaissance spirituelle. Mais l'aveugle de jadis, ayant recouvré les yeux et vu le Seigneur, confessant non plus le fils de David, mais le Fils de Dieu, l'adora.»

A cette lecture, le jeune homme s'émerveilla et, émerveillé, il crut que par le soin donné à sa conscience il trouverait (grand) profit, que par la pratique des commandements, il connaîtrait l'activité du saint Esprit et, par la grâce de celui-ci, recouvrerait les yeux de l'intelligence et verrait le Seigneur. Ainsi, blesse pour celui-ci d'amour et de désir, il cherchait par l'espérance la beauté suprême, sans même qu'elle se montrât. Il ne fit rien d'autre, comme il me l'affirma avec serments, que d'exécuter chaque soir la petite prescription que lui avait donné ce saint vieillard, avant de s'étendre sur son lit. Si donc sa conscience lui disait : «Allons, fais encore d'autres métanies, ajoute d'autres psaumes, répète le Kyrie eleison, tu peux encore !» il lui obéissait de bon coeur et, sans hésiter, comme si Dieu même le lui avait dit, exécutait tout cela. Et dès lors il ne se coucha plus une fois en laissant sa conscience lui faire ce reproche : Pourquoi n'as-tu pas fait cela ? En la suivant ainsi scrupuleusement, et elle, de son côté, allongeant chaque jour ses demandes, il arriva en peu de jours que son office du soir s'allongea beaucoup. En effet, pendant la journée, il dirigeait la maison d'un patrice et allait quotidiennement au palais, pris par des soucis qui se rapportaient à cette vie, sans qu'un homme pût connaître ses habitudes. Aussi les larmes, chaque soir, coulaient-elles de ses yeux, il multipliait les génuflexions à terre et sur le visage, tout en gardant les deux pieds joints, immobiles, à leur place, et il récitait avec instance des prières à la Génitrice de Dieu, avec gémissements et larmes; comme si le Seigneur était là corporellement, il tombait à ses pieds immaculés et, comme un aveugle, lui demandait d'avoir pitié de lui et de faire voir les yeux de son âme. Mais comme chaque soir sa prière s'allongeait, il tenait bon jusqu'à minuit, sans se relâcher ou se laisser aller si peu que ce fût dans le temps de sa prière, sans qu'un seul membre de son corps fit le moindre mouvement, sans même tourner ou lever les yeux, mais il se tenait, ainsi debout, immobile, tel une statue ou un pur esprit.

Un jour, il était donc debout et disait : «Ô Dieu, sois-moi propice, à moi pêcheur,» d'esprit plutôt que de bouche, quand soudain sur lui brilla d'en haut avec profusion une illumination divine qui emplit entièrement l'endroit. Là dessus, l'adolescent ne se rendit plus compte, il oublia s'il était dans une maison, ou s'il se trouvait sous un toit. Car il ne voyait de toute part, que de la lumière : avait-il seulement les pieds sur terre, il ne s'en rendait pas compte, et il n'y avait en lui ni crainte de tomber, ni souci du monde, et rien de tout ce qui atteint les hommes et les êtres doués d'un corps n'atteignait alors sa pensée, mais, tout entier présent à la lumière immatérielle et lui-même, à ce qu'il lui semblait, devenu lumière, oublieux du monde entier, il fut inondé de larmes, d'une joie et d'une allégresse inexprimables. Alors, son intelligence s'éleva jusqu'au ciel et découvrit une autre lumière, plus claire que celle qui était proche. Apparition merveilleuse, près de cette lumière se tenait ce saint dont nous avons parlé, l'angélique vieillard qui lui avait fourni la consigne et le livre (en question).

Ayant entendu ce récit, je pus me faire une idée, soit des grands secours que lui avait procurés l'intercession de ce saint, soit de la providence par laquelle Dieu avait montré au jeune homme quelle sublime vertu avait acquise ce saint.

Quand cette contemplation fut passée et que l'adolescent, ainsi qu'il me le raconta, fut revenu à lui, il était en proie à la joie et à la stupeur, il pleurait du (fond du) coeur et ses larmes s'accompagnaient de douceur. Finalement il tomba sur son lit, et au même moment le coq chanta et annonça le milieu de la nuit. Peu après, les églises sonnèrent pour l'office matinal et il se leva pour psalmodier selon son habitude, sans même avoir, de toute la nuit, songé au sommeil.

Tout ceci arriva – comme Dieu le sait, lui qui en est l'auteur, selon les jugements qu'il est (seul) à connaître – sans que ce jeune homme eût rien fait d'autre que ce que vous avez entendu, avec une droite foi et une espérance sans hésitation. Qu'on n'aille donc pas dire qu'il avait fait cela par manière d'essai : non, même en imagination, il n'avait pensé ou parlé de la sorte – car celui qui fait des essais et des expériences ne possède pas la foi –; mais, après avoir rejeté toute pensée empreinte de passion ou de sensualité, cet adolescent, comme il l'a déclaré sous serment, prenait si bien à coeur les paroles de sa propre conscience qu'il pouvait rester insensible à tous les autres objets sensibles de cette vie, sans même trouver de plaisir ou revenir un peu trop souvent à la nourriture et à la boisson.

Vous avez entendu, mes frères, de quoi est capable la foi en Dieu, confirmée par les oeuvres ? Vous avez compris que la jeunesse ne mérite pas le dédain et que la vieillesse n'est d'aucun profil, sans la sagesse et la crainte de Dieu ? Vous avez appris que (de vivre en) plein milieu de la ville ne nous entrave pas pour pratiquer les commandements de Dieu, si nous sommes zélés et bien éveillés, et que la quiétude ou la retraite du monde ne nous profitent pas, si nous sommes paresseux et négligents ? Sans doute, nous entendons tous parler de David et nous nous émerveillons et nous disons : «Il y a eu un David, et rien qu'un !» - et voilà qu'ici il y a plus fort que David. Celui-ci, en effet, reçut un témoignage de Dieu, fut oint prophète et roi, devint participant de l'Esprit saint et multiples étaient ses lumières au sujet de Dieu : aussi, qu'après son péché, privé de la grâce de l'Esprit, dépouillé (du don) de prophétie, exclu de l'entretien habituel de Dieu, au souvenir de la grâce dont il était déchu, il ait à nouveau cherché ces biens, quoi d'étonnant à cela ? Mais notre homme, qui n'avait jamais rien recu de tel en son intelligence, adonné uniquement aux choses du monde, n'ayant d'yeux que pour les choses transitoires, dont la pensée n'avait jamais rien imaginé au-dessus des choses de la terre, - ô (mystère de) tes jugements, Seigneur - à peine eut-il entendu parler de tout cela, qu'il crut. Et il crut si bien qu'il montra des oeuvres en harmonie avec sa foi, grâce auxquelles sa pensée prit des ailes, atteignit les cieux, attira la compassion de l'Enfantrice du Christ, par son intercession se rendit la Divinité propice, et fit descendre jusqu'à lui la grâce de l'Esprit. Et celle-ci (à son tour) lui donna la force d'atteindre jusqu'au ciel et le fit digne de contempler la lumière que tous désirent et que bien peu obtiennent.

Ce jeune homme, sans avoir jeûné de longues années, sans avoir jamais couché par terre, sans avoir porté de cilice, sans avoir coupé sa chevelure, sans être sorti du monde par le corps, mais par l'esprit, simplement après quelques veilles, apparut supérieur à Lot tant célébré à Sodome; ou, pour mieux dire, ange dans un corps, saisissable et insaisissable, vu mais non possédé, homme aux yeux (du corps) et pur esprit à (ceux de) l'intelligence, pour tous les regards tout à tous et seul pour Dieu seul qui connaît tout. Ainsi, au coucher du soleil sensible, succède celle douce lumière de l'astre intelligible, certifiant d'avance et garantissant la lumière sans déclin qui doit lui succéder. Et c'est normal : car l'amour de ce qu'il cherchait l'avait fait; sortir du monde, de la nature, de toutes les réalités, avait fait de lui tout entier (la chose) de l'Esprit, (une seule) lumière, et cela, alors qu'il habitait; au milieu de la ville, avait la responsabilité d'une maison, le souci d'esclaves et d'hommes libres, et que toutes ses actions et ses occupations étaient accordées à la vie (présente).

Ce n'est ni le jeûne, ni la veille, ni la fatigue corporelle, ni aucune autre action louable qui réjouit Dieu et qui le fait apparaître, mais seulement l'âme et le coeur humbles, modestes et bons saint Syméon le Pieux

LA MYSTERIEUSE SAINTE-SOPHIE QUI EFFRAIE LES TURCS

par Nikos Chiladakis

Au moment où Constantinople tomba entre les mains des Ottomans, Mehmed II Fatih (le Conquérant), qui entra sur son étalon blanc dans la Grande Église de Sainte- Sophie, resta, d'après les sources turques, longtemps subjugué par l'icône du Christ sur le dôme.

Cet immense temple de l'orthodoxie est devenu l'épicentre de divers mythes et légendes circulant parmi les conquérants, et suscitant une admiration mêlée d'effroi pour ce grand ouvrage de l'orthodoxie, entouré aujourd'hui de quatre minarets ottomans.

Cependant, ces dernières années, certains événements avaient Sainte-Sophie pour centre, notamment la découverte inattendue d'un ange sur le dôme en été 2008, et ont suscité parmi les Turcs un sentiment intense d'appréhension et de peur concernant l'avenir.



En rapport avec cela, toutes les légendes ont refait surface récemment et ont parfois produit un choc et une peur chez les musulmans. Ce qu'ils craignent, c'est que l'identité chrétienne orthodoxe ne réapparaisse, malgré le fait que, jusqu'en 1934, l'église orthodoxe servait de mosquée.

Dans ces circonstances, le 20 janvier 2012, le journal turc *Sabah*, qui est largement populaire, a publié un article assez étonnant sur "Les mystères de Sainte-Sophie". Il dépeignait d'une façon délicate ce climat de peur que l'on constate chez les Turcs concernant les croix cachées, symboliques ou non, que l'on trouve à l'intérieur de l'église, et que l'on voit aussi sur le plan. Ainsi, les Turcs expriment une grande appréhension de ce que l'on appelle la "Croix du saint apôtre André". Comme c'est bien connu, saint André est le fondateur de l'Église de Constantinople.

Selon le journal *Sabah*, la Croix de saint André se trouve, gravée en diagonale, sur le toit de l'église. C'est un symbole important, qui ne s'est non seulement pas perdu à travers les siècles d'occupation ottomane, mais qui domine les environs par son sens symbolique. En plus de cela, la "Croix de Justinien" fait également peur aux Turcs. Les légendes se réfèrent également à un joyau très ancien, qui se trouve mystérieusement à Sainte-Sophie, qui vient, en fait, d'Égypte, et qui a un grand pouvoir. En règle générale, la construction de ce "grand chef-d'œuvre d'architecture orthodoxe", selon la même source turque, est basée sur le symbole chrétien de la croix, et cette réalité génère un sentiment d'appréhension et de crainte concernant le retour futur de Sainte-Sophie à ses occupants traditionnels, autrement dit : au culte orthodoxe grec.



Mais, en plus des croix, les Turcs se réfèrent à d'autres choses mystérieuses et effrayantes, qui se trouvent à l'intérieur de l'église. Comme le raconte la légende, il est connu qu'une fois l'église transformée en mosquée, on y a construit le fameux mihrab musulman. C'est le lieu de prière musulman, qui se trouve du côté est de l'église, en direction de la Mecque. Mais, selon les légendes turques, le plus intéressant est ce qui se trouve devant le mihrab. Un cercueil, construit en bronze et recouvert d'or y est enterré. Dans ce cercueil repose le corps de la reine Sophie. Son nom se réfère probablement à Sainte-Sophie. Cette reine Sophie et son cercueil sont liés, d'après la légende turque, à un ordre qui existe depuis des siècles jusqu'à nos jours. Selon cet ordre, personne ne doit jamais déranger le cercueil, même pas le toucher. Si une telle chose arrivait, alors un bruit effrayant secouerait toute la structure de l'église, provoquant des événements séismiques eschatologiques qui effrayeront les Turcs.

Cette légende de la reine Sophie continue ainsi : Selon les références turques, le cercueil est protégé par quatre archanges qui se trouvent sur le dôme de l'église. Ces archanges que les Turcs croient exister sont : Tsemprael, Michael, Israfel et Azarael. Les Turcs disent que Tsemprael protège les empereurs byzantins/romains, Michael protège l'église des attaques ennemies, alors que Tsemprael et Israfel étaient ceux qui proclamaient les événements conduisant aux attaques ennemies. Tsemprael et Israfel étaient les anges qui proclamèrent les efforts belligérants des empereurs byzantins/romains. Et ces quatre archanges ont été désignés, après la chute de Constantinople, pour protéger le cercueil de la reine Sophie du danger de quelqu'un de profane qui essaierait de l'ouvrir et occasionner de la sorte le second Avènement du Christ.

Une autre légende importante à laquelle se réfèrent les musulmans est celle du "Patriarche caché", légende semblable à celle des Grecs au sujet du "prêtre caché". Dans la tradition turque, du côté sud de l'église, il y a un passage étroit menant à une mystérieuse porte très ancienne et couverte de toiles d'araignées, appelée "La Porte Close" dans la légende. Selon les référence turques, lorsque Mehmed II Fatih entra à Constantinople, le dernier patriarche orthodoxe grec passa, avec toute sa suite, par cette porte, qui se ferma derrière eux. À partir de ce moment, ces gens disparurent et la porte resta hermétiquement scellée et personne n'ose jamais l'ouvrir. Chaque année, pendant l'office de la Résurrection des chrétiens orthodoxes, selon le journal turc Sabah, des œufs rouges apparaissent devant cette porte. La légende s'achève par une prophétie, qui effraie les Turcs, et selon laquelle quand cette porte sera ouverte, de nouveau on entendra de la psalmodie chrétienne orthodoxe dans l'église. Voilà pourquoi les Turcs sont effrayés rien qu'en pensant à l'ouverture de cette mystérieuse porte.

Le journal turc rapporte l'existence d'un mystérieux tunnel souterrain à un endroit central à l'intérieur de l'église. Selon ce rapport, il y a une double porte qui mène à un grand tunnel. Ce tunnel, toujours d'après le rapport du journal turc, mène aux Îles des Princes (Prinkiponisa), et

aussi loin que l'île Proti (Kiniliada). Le mystère pour les Turcs est de savoir comment ce tunnel a été construit et quel rôle il a joué dans la longue histoire de l'église.

Un autre mystère pour les Turcs est l'empreinte de la patte d'un grand animal, peut-être d'un éléphant, qui se trouve sur la section du sud-ouest du dôme. Et ici, il est annoncé que cela se réfère à des histoires eschatologiques. Selon les Turcs, cette empreinte est du cheval de Mehmed le Conquérant. Mais la question est de savoir comment le cheval fut capable de poser la patte à un endroit qui est si haut sur le dôme.

Une grande appréhension est suscitée parmi les Turcs, comme le rapporte le journal Sabah, par les diverses mosaïques qui ont été découvertes dans toute leur splendeur pendant les dix dernières années dans l'église de Sainte-Sophie. Ceci en dépit du fait que la croyance musulmane considère que c'est un péché que de créer des images de personnes liées à des événements religieux. Ils ressentent une appréhension particulière de la mosaïque qui représente Jésus avec, à sa droite et à sa gauche, la Vierge Marie et saint Jean le Baptiste. Les Turcs les appellent "La Mosaïque de l'Apocalypse". Et son symbolisme nous ouvre son sens eschatologique, qui est très intense pour les Turcs musulmans.

Une attention particulière est faite aux mosaïques qui dépeignent des empereurs byzantins/ romains, comme Jean Comnène avec Jésus Christ et l'empereur Constantin Monomaque avec l'impératrice Zoé. Toutes ces représentations suscitent une crainte intense devant cette majesté chrétienne orthodoxe grecque et de la puissance profonde qui émerge de ces mosaïques. Elles ont généré diverses légendes concernant leur symbolisme eschatologique. Ces symbolismes sont liés aux peurs que les Turcs ressentent au sujet du rétablissement et l'autorité du saint Empire romain d'Orient avec la bénédiction de Jésus Christ.



En vérité il n'y a de véritable foi en Dieu qu'associée à l'espérance qu'on place fidèlement en lui. Croire en Dieu, c'est donc le rechercher constamment et s'incorporer en lui dans un amour total.

saint Fause de Riez (sur l'Esprit saint)

Ô tempora, ô mores ou Rien de nouveau sous le soleil

«Les hommes, dit l'Apôtre, rejetant l'usage naturel de la femme, ont été embrasés de désirs les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme, et recevant ainsi en leur personne la peine qui était due à leur égarement. Et comme ils n'ont pas jugé bon de garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas.» (Rom 1,27–28) Le bienheureux apôtre a-t-il dit cela de nations barbares et sauvages ? Non certes, mais de nous ! C'est-à-dire des Romains spécialement. Les Africains, n'ayant pu jadis vaincre les Romains en puissance et en grandeur, les ont vaincus sur le seul terrain possible, l'impureté ! Ainsi, quiconque pense avoir raison de s'irriter contre moi, qu'il s'en prenne plutôt à l'Apôtre : je dis que les Africains s'adonnaient à ce vice, mais l'Apôtre l'a dit de leurs maîtres, les Romains !

Peut-être était-il secret le vice dont je parle, ou du moins les fonctionnaires chargés de l'ordre public interdisaient-ils la divulgation de ces crimes-là, pour ne pas souiller les regards de la ville? – Si l'on avait procédé ainsi, pour nombreux qu'eussent été les gens souillés par de tels actes, tous les citoyens n'auraient point été salis dans leurs regards et leur esprit! Une chose infâme, lorsqu'elle est faite en secret, ne mérite pas le plus souvent la même créance qu'un forfait patent. Mais ce qui dépasse toute l'exécration que l'on peut porter à une abomination monstrueuse, c'est de commettre un grand crime et de ne pas avoir vergogne de son forfait.

Que pouvait-il y avoir, je vous le demande, de plus monstrueux à Carthage? Dans une ville chrétienne, dans une ville où une Église était installée, dans une ville que jadis les apôtres avaient enseignée de leur propre enseignement, que les martyrs avaient couronnée de leurs souffrances, des hommes prétendaient être des femmes, et cela sans la moindre petite ombre de pudeur, sans aucun voile de honte! Et ainsi, comme si ce n'avait pas été assez abominable de voir les seuls auteurs de ces méfaits souillés par ce vice, une profession publique en faisait le crime de toute la ville. La ville entière voyait cela, et elle le supportait. Les juges le voyaient, et ils ne bougeaient pas. Le peuple le voyait, et il applaudissait. Ainsi, la complicité de la honte et du crime se propageait par toute la ville: une faute qui n'était pas commune à tous le devenait par l'assentiment général!

(saint Salvien de Marseille : Du gouvernement de Dieu, chap. 7)

Un malade des yeux ne supporte pas le soleil, cela le fait souffrir. Pourtant ce n'est pas le soleil qui est fautif, - il ne peut que luire - mais le malade. De même celui qui refuse Dieu souffre de l'amour que Dieu déverse. Dieu ne peux qu'aimer! Cette souffrance c'est déjà l'enfer ou au moins un aspect de celui-ci.

A. Cassien

orthodoxievco.net vco@gmx.fr

DE LA VIE DE SAINT PAISIOS LE GRAND

Un certain frère qui suivait sa volonté propre et faisait tout selon son opinion abandonna le désert et alla habiter près d'une ville; mais puisqu'il se rendait souvent à la ville pour vendre son travail manuel, il rencontra une femme juive qui brûlait d'une passion satanique pour ce moine. Égaré par ses pensées, le moine fut pris, sous l'influence du démon, hélas, dans les pièges de la Juive et tomba, et le pire est qu'il renia la foi chrétienne et accepta la religion juive et demeurant avec la femme juive suivit si docilement son opinion qu'il imita son impiété. Cette femme maudite s'enfonça dans un tel abîme de perdition et aboutit à une telle impudence qu'elle prenait souvent la tête de ce malheureux dans ses bras et ouvrant sa bouche elle raclait avec une petit bout de bois ses dents, de peur qu'il n'y restât – ô quelle impiété! – quelque perle de la sainte communion des immaculés Mystères. Je sais combien vous êtes tristes, frères, en entendant cela, de même que moi je suis ébahi par l'immense Patience et la Longanimité de Dieu. Cependant je vais vous raconter aussi le mystère qui a été accompli pour lui afin que vous admirez l'infinie Bonté de Dieu, et la visite divine qu'll nous accorde d'en haut.

Cet homme qui, par la désobéissance se sépara des chrétiens avec son impiété, peu de temps après, fut illuminé par la Providence divine, revint lui-même et se repentit de toutes les iniquités qu'il avait commises. Certains moines de ceux qui habitaient au désert où lui-même avait mené son ascèse auparavant, se rendirent à cette ville pour une nécessité et passèrent par la demeure pécheresse de la femme juive. Alors en les voyant, ce moine eut le coeur blessé se rappelant cet ancien et saint cortège des moines, et il leur demanda d'où ils étaient, comment ils s'appelaient et pour quelle raison ils étaient venus à cette ville. Les moines lui répondirent qu'ils étaient de Nitrie, disciples du divin Païsios et qu'ils étaient venus à la ville pour quelque nécessité. Alors, il leur supplia ardemment de dire au divin Païsios de prier Dieu pour lui, afin qu'il lui soit propice grâce à ses prières et qu'Il le délivre des machinations du diable. Les moines lui promirent d'accomplir sa demande et de demander à Païsios de prier pour son salut.

Donc, quand ils retournèrent au désert, les moines révélèrent au divin Païsios les malheurs de ce misérable, et tout ce qu'il leur a transmis. Entendant cela, le saint soupira du fond du coeur et dit : "Hélas mes enfants bien-aimés ! Combien de grands hommes à cause des femmes, sont-ils déchus de la divine grâce, hommes dont nous avons le témoignage dans l'Écriture divine par nos pères; car le diable ne peut pas utiliser un instrument plus adroit que la femme pour entraîner les hommes à la piété; car c'est en se servant de cette arme (c'est-à-dire de la femme) qu'il a coutume de perdre les grands hommes. Comme vous le savez, c'est avec la femme qu'il vainquit le grand David, et ses pères et ses descendants. C'est pourquoi nous devons toujours prier Dieu qu'Il nous délivre de telles machinations de l'ennemi." Ayant dit cela, il se mit à prier ainsi pour le moine tombé. "Seigneur Jésus Christ, Fils et Verbe de Dieu le Père, ne laisse pas l'oeuvre de tes Mains se perdre à jamais, mais penche sur lui ton regard sans rancune du haut de tes demeures célestes, et reçois les prières que je T'offre pour celui qui T'a d'abord renié puis reconnu le mal qu'il a commis, et rappelle-le au repentir, j'en supplie ta Bonté."

Priant ainsi de longs jours et demandant les Miséricordes de Dieu pour sa créature, le Sauveur exauça sa supplication et lui apparaissant, Il lui demanda, Lui qui sait tout, pour qui il priait : "Mon serviteur Païsios supplie-t-il pour celui qui M'a faussé, est sorti de mon armée et s'est uni avec mes adversaires ? Celui qui était chrétien puis est devenu juif ?" "Oui, Seigneur, Ami de l'homme, lui répondit le saint, c'est pour lui que je prie, car je vise tes Miséricordes, car Tu appelles tous les hommes au repentir, et ne veux pas la mort du pécheur, mais attends son retour. C'est pourquoi j'ai osé supplier ta Bonté pour lui, je Te prie, exaucemoi, ton serviteur et sois propice, viens chercher ta brebis perdue." Le Sauveur lui dit : "Si tu veux que j'aie pitié de cet inique et cet apostat, et que je le rappelle au repentir, tu dois consentir à Me laisser prendre la plupart des récompenses et des salaires que tu as reçus pour tes luttes, et à leur place, je rendrai mon Amour de l'homme à celui est digne de mille châtiments.

Alors le vraiment grand Païsios répondit avec beaucoup d'enthousiasme : «Oui, Seigneur, j'y consens avec joie. Cependant je ne sais pas s'il se trouve en moi quelque oeuvre qui Te soit agréable, mais c'est plutôt ta Bonté qui me comble de bienfaits chaque jour et qui me fait reconnaître tes dons. À cause d'elle, accorde-lui ta Pitié, car moi je préfère être châtié à sa place, et que lui soit sauvé, plutôt que de jouir de tes Bienfaits et que lui aille en enfer.» Alors le Sauveur dit : «Ton bon sentiment et ton amour sont digne d'admiration, Païsios, et tu as préféré être déchu de ta dignité pour le salut du pécheur, non seulement tu ne seras pas déchu de ta dignité mais aussi le pécheur sera sauvé, selon ta prière.» Ayant dit cela, le Sauveur monta aux cieux. Quelque temps après, cette mauvaise femme mourut par la Colère divine, et Isaac (c'était le nom du moine tombé) retourna au désert et, catéchisé par le grand Païsios, il accepta sa foi chrétienne, et mena sa vie ascétique avec beaucoup d'empressement; passant le reste de sa vie dans l'obéissance, une conduite modeste et vertueuse, il s'endormit dans le Seigneur. C'est ainsi que d'une part il trouva le salut par les prières de saint Païsios, d'autre part, entendant les miracles du saint, nous devons glorifier et magnifier Dieu.

Parfait et bon, Dieu ne nous a pas fait profiter de sa bonté et de son bonheur sans raison ni mesure. En effet, a chacun d'entre nous, il a accordé une liberté de vie et de jugement, sans le clouer par des contraintes dans un sens ou dans l'autre : aucune loi n'oblige quelqu'un à être bon ou mauvais par nature. Au contraire, son bon vouloir nous ayant créés pour nous faire iouir de son bonheur, il a décidé de nous amener à cette fin par le mérite d'une vie pure et honnête. Or, quel honneur, quelle récompense mériterait une bonté marquée par la nécessité, une sorte de force innée nous interdisant d'être méchants ? La volonté a donc recu le pouvoir d'être bonne, de manière à obtenir une récompense; notre progrès et notre jouissance du bonheur éternel viendront de notre mérite, et non pas d'une nécessité aveugle créée par une loi. st. Hilaire de Poitiers

st. Hilaire de Poitiers (Introduction au livre des psaumes)



homelie pour la nativite ou precur seur



Cette année la Nativité de saint Jean tombe un dimanche et bien sûr, comme toujours, pendant le carême des apôtres. Généralement, on ne fête pas la nativité d'un saint. Ce n'est que pour la Toute-Sainte et le Précurseur que cela se fait. Ils ne furent pas conçus selon la volonté de la chair mais selon la volonté de Dieu et miraculeusement car, aussi bien les parents de la Vierge Marie (Joachim et Anne) que ceux de saint Jean (Zacharie et Elisabeth) étaient stériles et avancés en âge. Les deux coryphées de tous les saints – Marie et Jean – furent pourtant conçus selon les lois de la nature et donc avec les conséquences du péché originel qui se transmet par l'accouplement. Ce n'est que le Sauveur qui fut conçu sans aucun secours d'homme mais par l'Esprit saint.

Le 23 septembre se célèbre la conception du Précurseur et le 9 décembre celle de la Toute-Sainte. Deux fêtes également – à cause de leur aspect miraculeux – qui n'ont pas lieu chez les autres saints. La conception du Christ, l'Annonciation a eu lieu le 25 mars, six mois après celle de saint Jean. «Voici, Elisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et

celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois.» (Luc 1,36) L'ange Gabriel «ne lui (Marie) a point appris dès le commencement la conception d'Elisabeth, mais après six mois écoulés, afin que les signes visibles de sa grossesse fussent une preuve de la vérité de ses paroles.» saint Jean Chrysostome (Hom. 49 sur la Genèse)

L'évangile de Luc poursuit : «Dans ce même temps, Marie se leva, et s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda.» (1,39) Donc la vierge Marie alla juste après l'Annonciation rendre visite à Elisabeth. Personne ne savait encore que la Vierge était enceinte et c'est le Précurseur qui le ressentit en premier : «Dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du saint Esprit.» Ensuite Elisabeth, sa cousine, se rendit également compte du mystère de la Vierge bénie. «Disons encore que Marie cachait avec soin ce que l'ange lui avait dit, et ne le découvrait à personne; elle savait qu'on n'ajouterait point foi à un récit aussi merveilleux, et elle craignait qu'il ne lui attirât des outrages, et qu'on ne l'accusât de vouloir ainsi pallier son crime et son déshonneur.» (saint Jean Chrysostome; sur. Matth., hom. 4)

«Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna en sa maison,» selon l'évangile. (Luc 1,56) «Ce n'est pas seulement l'intimité de Marie avec sa cousine, mais le désir d'être utile à un si grand prophète qui la détermine à prolonger son séjour.» (saint Ambroise) Marie ne resta pas avec sa parente jusqu'à la nativité de Jean mais la quitta juste avant. «Lorsqu'Elisabeth fut sur le point d'enfanter, la Vierge la quitta : *Et elle s'en retourna*, etc., à cause du grand nombre de personnes qui devaient se réunir à l'occasion de l'enfantement : Or il n'était pas convenable que la Vierge fût présente dans ces circonstances.» (saint Théophilacte)

Sur la nativité de saint Jean, l'évangile ne dit que : «Le temps où Elisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils. Ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater envers elle sa miséricorde, et ils se réjouirent avec elle.» (Luc 1,57-58) Les autres évangélistes n'en parlent même pas. Au lieu de «arriva» il y a la traduction «fut accompli», ce qui fait dire à saint Ambroise : «Car on peut dire que la vie des justes est pleine, tandis que les jours des impies sont vides.»

C'est par contre pour la circoncision de Jean, huit jours après, que Luc s'attarde en détail. Ce n'est pourtant pas notre intention d'en parler puisque c'est la nativité de Jean qui nous intéresse pour l'instant, vu sa fête d'aujourd'hui.

Terminons donc avec les paroles de saint Grégoire de Nysse : La divine Ecriture n'utilise pas l'histoire dans l'unique but de nous faire connaître des actions qui nous font apprendre ce qu'ont fait ou subi les anciens, mais de façon à nous montrer un enseignement qui permette de vivre selon la vertu, puisque l'observation historique est interprétée en un sens plus élevé.» (sur les titres des psaumes, 2,31)

a. Cassien

L'ICONOGRAPHIE NÉO-ROMANE

Dans l'iconographie byzantine on distingue l'aspect théorique et l'aspect pratique, en d'autres termes – théologique et artistique. Dans l'aspect artistique il y a le côté technique et le côté stylistique.

Je ne parle pas bien sûr de l'iconographie décadente qui a son origine dans l'art religieux latin, qui a dévié complètement de l'art roman vers l'art gothique, puis l'art baroque, jusqu'à ce qu'actuellement, dans les églises en Occident, on finisse par se contenter de quelques reproductions d'icônes, de posters ou de pierres nues.

L'aspect théologique dans l'iconographie vraiment orthodoxe est immuable à travers le temps et l'espace. Le côté technique varie selon les pays et le temps et dépend des matériaux disponibles. Les styles, enfin, dépendent du tempérament, de la mentalité et du goût de chaque pays et même de l'individu – de l'iconographe.

Si l'Occident n'était pas tombé dans le schisme et l'hérésie, l'art roman aurait continué à évoluer. L'iconographie occidentale avait dans le temps son style propre et caractéristique tout en se différenciant selon les iconographes et les écoles iconographiques. Si on regarde une fresque, par exemple, du Puy-en-Velay ou de la Catalogne on perçoit bien à la fois une unité et une différence.

Un iconographe actuel de l'Occident commence bien sûr au début de sa carrière à copier telle ou telle icône mais, peu à peu, il doit trouver son propre style – «occidental» – qui sera influencé, comme je viens de le dire, du tempérament, de la mentalité et du goût de chacun.

Ce style occidental sera probablement moins «accentué» que chez les grecs actuels, – à la limite de la caricature parfois –, mais, au contraire, plus «défini» que chez les russes par exemple, – parfois à la limite de la confusion. La gamme des couleurs sera propre à chacun selon le goût, même si actuellement les différents tons de pigments colorés utilisés comme base des couleurs sont accessibles à tous et partout, ce qui n'était pas le cas autrefois. Il y aura certainement d'autres aspects propres à cet art néo-roman qu'il faudra découvrir et developper tout en restant parfaitement orthodoxe.

Ce qu'on trouve malheureusement souvent ici en Occident, actuellement, dans l'iconographie, – qui est à la mode – c'est de la «singerie» ou de la plate imitation (l'iconographe



occidental n'étant souvent pas orthodoxe et ne connaissant l'icône que de l'extérieur) ou de l'«inventionnisme» débridé qui rêve de récréer l'iconographie romane sans en connaître les bases et les règles fondamentales, données par la Tradition de l'Église orthodoxe.

Car la pratique de l'iconographie ne peut pas être détachée de l'Orthodoxie. Dans le cas contraire, ce serait alors un peu comme ceux qui, de nos jours, font du yoga sans comprendre que le yoga fait partie d'une spiritualité propre, et qu'en dehors de celle-ci, cela ne devient, au mieux, que de la gymnastique.

Ce qui est valable pour l'iconographie l'est de même pour l'architecture, le chant, et tous les éléments de l'Église.

Pour terminer et illustrer mon propos, je montrerai deux fresques de la Transfiguration, toutes deux du XIIe siècle, de styles semblables et pourtant différents, dont l'une se trouve en Turquie : Karanlik kilise (Cappadoce) et l'autre en France, au Puy-en-Velay (Haute Loire).

A. Cassien

orthodoxievco.net vco@gmx.fr



Puy-en-Velay (France)

Karanlik Kilise (Cappadoce, Turquie)



SAINT OSIUS, ÉVÊQUE DE CORDOUE1

Dès l'an 295, mort vers l'an 558

L'Eglise d'Espagne était déjà célèbre; Osius porta sa renommée par tout l'univers. Après qu'Arius eut commencé à dogmatiser, ce fut Osius que l'empereur Constantin choisit pour être négociateur entre lui et le patriarche d'Alexandrie, saint Alexandre. L'arianisme s'était rendu redoutable dès sa naissance. Le concile de Nicée, premier des conciles oecuméniques, fut convoqué. L'honneur de le présider fut déféré à Osius, dont le nom avait déjà paru avec éclat dans celui d'Elvire, tenu en 305. La fermeté de sa foi, signalée dans la persécution de Maximien, lui donnait une singulière autorité; d'où vient que saint Athanase l'appelle le grand Osius, le père des évêques et le conducteur des conciles. Ce fut lui encore qui présida le concile de Sardique en 547, en disposa tous les règlements de discipline, et soutint avec courage l'innocence de saint Athanase contre les calomnies des ariens et les préventions de l'empereur Constance. Les pères de cette assemblée lui rendaient ce glorieux témoignage : «Osius, ce hiérarque qui jouit d'une si heureuse vieillesse, et que son grand âge, sa générosité à soutenir la vérité de notre religion, et les travaux qu'il a supportés pour son service et pour sa défense, rendent si recommandable.»

Sur la fin de sa vie, vaincu par la violence des tourments, il fléchit, et souscrivit, dit-on, aux insidieuses formules de l'hérésie, toutefois sans abandonner la cause personnelle de saint Athanase. C'en est assez pour que sa mémoire soit restée flétrie par cet acte de faiblesse. L'historien Sulpice-Sévère, qui ne croit pas à sa chute, la rejette, dans le cas où elle serait prouvée, sur son grand âge et sur la faiblesse d'un corps épuisé, par de longues tortures. On avait longtemps hésité à le mettre au nombre des saints, à cause de cette faute. A la fin, la mémoire de tant de vertus et de services rendus à l'Eglise a prévalu. Les Espagnols l'ont mis dans leur martyrologe, et Surius dans sa table générale. L'Église grecque le compte au nombre des saints confesseurs et lui consacre une brève notice, sans aucune réserve, qu'on peut lire dans le synaxaire de Constantinople, à la date du 27 ou du 28 août.

Nous n'avons plus l'excellente lettre qu'il avait adressée à sa soeur sur la virginité, non plus que son interprétation des vêtements sacerdotaux en usage chez les Hébreux. Saint Athanase nous a conservé sa lettre, pleine d'une liberté vraiment apostolique, en réponse à l'empereur Constance.

«Osius à l'empereur Constance, salut en notre Seigneur Jésus Christ.

Je commençai, prince, à confesser Jésus Christ, dès le temps de la persécution qui s'éleva sous votre aïeul Maximien. Si vous êtes dans l'intention de la renouveler, je suis prêt à tout souffrir plutôt que de répandre le sang innocent et de trahir la vérité. Ce n'est pas moi qui approuverai jamais ni ce que vous écrivez, ni le ton menaçant que vous prenez. Changez de style; ne suivez point la doctrine d'Arius; cessez d'écouter les Orientaux, et de croire à ce que vous disent Ursace et Valens(i). Le but de tant de déclamations de leur part, c'est moins encore de vous prévenir contre Athanase, que de propager leur secte. Croyez, prince, à la parole d'un vieillard à qui ses cheveux blancs donnent sur vous le droit de père. J'étais au concile de Sardique quand vous nous y convoquâtes tous, vous et votre frère Constant de glorieuse mémoire. Je fus le premier à faire aux ennemis d'Athanase un appel pour qu'ils eussent à se rendre dans l'église où je me trouvais, et que là ils exposassent leurs griefs contre lui. Je leur engageai ma parole qu'ils n'avaient rien à craindre, et que tout se passerait dans les formes de la plus rigoureuse équité. Je ne m'en tins pas à cette seule déclaration, je la réitérai; je les engageai, dans le cas où ils ne voudraient pas se prononcer en présence de tout le concile, à m'en parler à moi seul; leur promettant que si leurs plaintes étaient fondées, nous nous réunirions à eux pour le condamner; mais que, s'il était reconnu innocent et calomnié, dans le cas où l'on persisterait à ne pas le recevoir, je me faisais fort d'obtenir de lui qu'il se retirât en Espagne avec moi. Athanase souscrivait à tout, sans nulle opposition. Eux seuls, dans la défiance où ils étaient de leur cause, n'ont accédé à aucune proposition. Quand ensuite Athanase se fut rendu, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de vous, à votre cour à Antioche, où ses ennemis l'avoient prévenu, il demanda que ses accusateurs fussent interpellés, soit tous ensemble, soit séparément; qu'ils prouvassent ce qu'ils avançaient, sous peine d'être réputés n'être que des faussaires; qu'ils soutinssent en face leurs accusations, sinon, qu'ils ne le calomniassent plus en son absence. Vous lui refusâtes celte grâce. Eux de leur côté ne consentirent à rien. Pourquoi donc exciter encore des hommes qui ne savent que le calomnier ? Comment se fait-il que vous vous montriez si indulgent envers Ursace et Valens, après qu'ils ont fini par se rétracter, et reconnaître leur imposture; après qu'ils en ont fait l'aveu dans un écrit signé de leur main ? Ils l'ont reconnue; qui les y obligeait ? La violence, comme ils affectent maintenant de le répandre ? Mais il n'y a point eu de force militaire qui les ait contraints, point

¹ Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine (M-N. Guillon, Paris 1825)

d'ordre émané de votre frère qui le leur commandât; il l'ignorait. On n'en usait point de son temps comme aujourd'hui; à Dieu ne plaise! Ce sont eux-mêmes qui, de leur propre mouvement, se sont rendus à Rome, et là, en présence de l'évêque et des prêtres, ont signé leur désaveu, après avoir préalablement écrit à Athanase dans les termes de la réconciliation et de l'amitié. S'ils prétendent qu'on a usé de contrainte, et s'ils s'en plaignent comme d'un acte illégal, si vous-même pensez là-dessus comme eux, arrêtez donc toutes mesures violentes; n'écrivez point, n'envoyez point de commissaires, rappelez les exilés; ne donnez pas un exemple dont on s'autorise pour commettre de plus criantes vexations. Votre auguste frère a-t-il jamais fait rien de semblable ? A-t-on vu un évêque exilé par ses ordres ? L'a-t-on vu présider jamais à un jugement ecclésiastique ? Que l'on nous cite un seul de ses officiers qui ait contraint de souscrire à de pareilles condamnations, pour donner à Valens le prétexte de crier contre ces sortes d'arbitraires. Changez de système, je vous en conjure. Rappelez-vous ce que la nature vous a fait, un homme mortel. Craignez le jour du jugement, ne risquez pas d'arriver à ce formidable jour avec une conscience souillée; ne vous ingérez point dans les affaires ecclésiastiques; ne vous croyez point le droit de commander en ces sortes de matières. Dieu vous a donné l'empire; il nous a confié le gouvernement de son Eglise. De même qu'entreprendre sur votre puissance serait contrevenir à l'ordre établi par Dieu, de même devez-vous craindre de vous charger d'un grand crime, si vous alliez étendre votre autorité sur le sanctuaire. Il est écrit : Rendez a César ce qui est a César, et à Dieu ce qui est à Dieu. La même loi qui nous interdit une domination terrestre, ne vous permet pas d'envahir sur les droits du sacerdoce. C'est l'intérêt de votre salut qui me porte à vous écrire comme je le fais. Quant à ce que vous m'avez mandé, voici mon sentiment : Je ne puis ni communiquer avec les Ariens, dont j'anathématise l'hérésie, ni écrire contre Athanase, après que l'Eglise de Rome, le concile tout entier, moi-même, l'avons déclaré innocent. Vous le savez si bien, que vous l'avez rappelé et lui avez permis de retourner avec honneur dans son pays et dans son Eglise. Qui a pu déterminer un changement aussi étrange ? Ce sont toujours les mêmes ennemis qui se déchaînent contre lui. Ce qu'ils murmurent loin de lui, car ils n'ont osé jamais le produire en sa présence, c'est ce qu'ils disaient avant que vous l'eussiez rappelé; c'est ce qu'ils faisaient circuler dans le concile, et dont il leur a été impossible de fournir aucune preuve, toutes les fois que je les en ai sommés. S'ils en avaient eu, ils n'auraient pas eu recours à d'aussi honteuses défaites. Qui donc vous a

pu faire oublier en si peu de temps, et vos lettres et vos paroles ? Plus de modération, prince; ne prêtez pas l'oreille aux discours des méchants. On se rend coupable en faisant cause commune avec eux. Au jour du jugement, vous aurez à répondre de l'indulgence qu'ils trouvent auprès de vous. Leur but à eux c'est de couvrir de votre protection la haine qu'ils portent à leur ennemi particulier, et les coups qu'ils lui préparent; ils aspirent à faire de vous le ministre de leurs perfides complots, pour répandre dans l'Eglise leur détestable hérésie sous l'autorité de votre nom. Est-il sage de s'aller jeter dans un péril évident, pour satisfaire à la passion d'autrui ? Revenez-donc, prince, de vos préventions, je vous en supplie. J'ai rempli mon devoir en vous écrivant comme je viens de le faire; prince, faites le vôtre, en daignant m'écouler.

Tout ce qui est pénible à celui qui n'aime pas, est doux, léger à celui qui aime.

saint Césaire d'Arles

